



Commission d'art sacré

Saint André, Apôtre

Le 30 novembre, l'Église célèbre la fête de saint André, Apôtre.

L'Écriture est peu bavarde à son sujet. Que neuf occurrences dans les évangiles de Matthieu, Marc et Jean et une dans les Actes des Apôtres. C'est peu si l'on compare au nombre de fois – plus de trente- où son frère Pierre est, lui, cité. Mais c'est suffisant pour comprendre la place d'André dans le groupe des Douze.

Dans le premier chapitre de son évangile, dans la suite immédiate du prologue sur le Verbe de Dieu, saint Jean nous emmène au bord du Jourdain. C'est là que Jean-le-Baptiste proclame un baptême de conversion. Il est en compagnie de deux disciples auxquels il désigne l'Agneau de Dieu en montrant Jésus qui « allait et venait ». Les deux disciples demandent alors à Jésus où il demeure. Celui-ci leur répond « Venez et vous verrez. » Ce que les deux disciples font. Puis l'évangéliste nous précise que parmi ces deux disciples se trouvait André qui alla trouver son frère Simon pour lui dire qu'ils avaient trouvé le Messie et qui l'emmena ensuite à Jésus. (Jn 1, 35-42)



La Vocation de saint Pierre et saint André
Huile sur toile attribuée à Caravage ou peinte à sa manière – entre 1603 et 1606
Collection Royale – château de Hampton Court près de Londres

Plus loin, au chapitre 6 dans le récit de la multiplication des pains, saint Jean écrit que c'est André qui signale à Jésus « qu'il y a là un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et

deux poissons », tout en précisant que cela est bien peu pour nourrir une foule si nombreuse. (Jn 6, 8-9)

Plus loin encore, au chapitre 12, alors que Jésus est entré triomphalement dans Jérusalem pour célébrer la Pâque avec ses amis, c'est André qui, à la demande de Philippe, va dire à Jésus que des Grecs souhaitent le voir. (Jn 12, 20-22)

A travers ces exemples tirés de l'évangile de Jean, on voit qu'André est celui qui noue des contacts, non pas pour en tirer un profit personnel, mais pour permettre la rencontre avec Jésus : « Nous avons trouvé le Messie ! ».

Simple pêcheur sur le lac de Tibériade, il a tout quitté pour l'annonce de la Bonne Nouvelle et il est devenu pêcheur d'hommes.



Vocation de saint Pierre et saint André
Mosaïque – VIème siècle
Basilique Saint Apollinaire-le-Neuf – Ravenne - Italie

Ensuite, il faut interroger la tradition pour savoir où André a jeté ses filets après la Pentecôte, pour connaître la suite de sa vie et la mort à laquelle son zèle missionnaire l'a conduit.

Il serait parti évangéliser les rives de la Mer Noire, la région du Danube, la Thrace, la Macédoine et la Grèce, où il institue des Eglises locales.

C'est en Grèce, dans la ville de Patras (actuellement Patra) qu'il subira le martyre. Le proconsul Egeatus, païen invétéré dont André avait converti la famille, lui fit subir différentes tortures puis ordonna qu'André soit attaché sur une croix en X. Il est dit que durant les deux jours que dura ce supplice avant qu'il ne meure, André continua d'évangéliser. La foule touchée par ce qu'elle voyait et entendait demanda que le saint soit libéré, ce qu'Egeatus accepta. Cependant, les bourreaux ne purent le détacher de la croix. En effet, selon la tradition, André avait supplié le Seigneur de mourir en croix afin de participer aux souffrances que le Seigneur lui-même avait connues.



Son corps est recueilli par Maximillia, femme de son bourreau, qui le fait embaumer. Plus tard, ses reliques furent transportées à Constantinople, puis à Amalfi après le pillage de Constantinople lors de la IVème Croisade. Sa tête, arrivée à Rome en 1462, fut conservée dans la Basilique Saint-Pierre, avant d'être rendue en 1964 par Paul VI à l'Evêque de Patra en signe d'amitié avec l'Eglise orthodoxe. Amalfi de même restitua entre 1960 et 1970 une grande partie des reliques du saint.

Le martyre de saint André
Huile sur toile – Sébastien Bourdon –
entre 1645 et 1648
Musée des Augustins – Toulouse
© photo Bernard Delorme

Les différentes représentations du saint nous le montrent fréquemment au moment de sa vocation avec le filet du pêcheur et accompagné de son frère Pierre. Les miracles qui lui sont attribués font aussi l'objet de tableaux : lorsqu'il chasse de Nicée sept démons qui, sous la forme de chiens sauvages, terrorisaient la ville ; lorsqu'il sauve d'un incendie Exoros, jeune converti de Thessalonique, que ses parents voulaient brûler pour le soustraire au christianisme ; lorsqu'enfin, il détourne de la tentation un évêque s'appêtant à y céder avec le diable déguisé en courtisane.



Le retable de Thouzon – huile sur bois – anonyme – vers 1410 – Musée du Louvre
A gauche sainte Claire ou sainte Catherine (?) et saint André faisant éteindre l'incendie par Exoros
A droite saint Sébastien et saint André chassant les démons de la ville de Nicée

Concernant sa mort, il faut noter que la crucifixion sur une croix en X ou croix en sautoir a été imaginée en lien avec celle de son frère Pierre, crucifié la tête en bas sur une croix latine. Mais cette tradition ne s'appuie sur aucune hypothèse historiquement prouvée. Si l'on se réfère à l'iconographie relative à saint André, on connaît un vitrail du XIIIème siècle, de la cathédrale de Bourges, représentant André crucifié sur une croix latine à branches droites. Ce n'est qu'à partir du XIVème siècle que la croix en X lui est régulièrement associée et c'est l'art bourguignon qui a développé cette représentation.

L'intérêt de l'art bourguignon pour saint André est lié au fait qu'il est le saint patron de la maison ducale de Bourgogne, On croyait, en effet, que les Burgondes, ancêtres supposés des Bourguignons, étaient originaires d'un pays évangélisé par André, le pays des Scythes ou actuelle Russie.

Alors, lorsque les quatre ducs de Bourgogne -Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon et Charles le Téméraire- qui ont gouverné à la fois le duché et le comté de Bourgogne, ont fait travailler, entre la fin du XIVème siècle et la fin du XVème, des sculpteurs ou « ymagiers » dont on a regroupé les œuvres sous le nom d'école bourguignonne, ceux-ci ont bien évidemment représenté saint André.

Mais, avant de nous attarder devant la statue de saint André qui orne le chœur de la Collégiale Saint-Hippolyte de Poligny, pour découvrir les caractéristiques stylistiques de cette école bourguignonne, quelques mots sur les quatre sculpteurs qui ont successivement dirigé les ateliers d'où sont sorties les œuvres présentes dans les églises notre diocèse et en font un haut-lieu de cet art des XIVème et XVème siècles.

Claus Sluter, venu de son Brabant natal à la demande du duc Philippe le Hardi, s'installe à Dijon le 1^{er} mars 1385. Il a pour mission de travailler, entre autres pour la Chartreuse de Champmol, au Puits de Moïse, calvaire situé au milieu d'un puits au centre du cloître et, à la demande de Jean sans Peur, au tombeau de son père dans la chapelle de la chartreuse. Sa mort, en janvier 1406, ne lui permet pas de terminer ces œuvres. La plupart des œuvres de Claus Sluter ont disparu à la Révolution française.

Claus de Werve, son neveu arrivé à Dijon en 1396, reprend la direction de l'atelier, termine les œuvres de son oncle et travaille à des commandes tant du duc Jean sans Peur que d'autres commanditaires tels le prince Amédée VIII de Savoie ou des conseillers du duc. Il meurt à Dijon, le 8 octobre 1439.

Le duc Philippe le Bon qui cherche un sculpteur pour le tombeau de ses parents rencontre, lors d'un voyage à Chalon-sur-Saône, Jean de la Huerta avec lequel il signe un contrat le 11 août 1443. On ne sait que peu de choses de cet artiste né à Daroca en Aragon en 1413. D'humeur fantasque et n'honorant pas toujours ses contrats, il laisse cependant une œuvre importante dans la région avant de partir à Avignon. La date de sa mort, peut-être dans sa province natale se situerait en 1462.

Antoine Le Moiturier, dernier ymagier des ducs vient d'Avignon. Il y naît en 1425 et a pour oncle un sculpteur réputé, Jacques Morel. Le duc Jean sans Peur le fait venir à Dijon pour travailler au tombeau laissé inachevé par Jean de la Huerta. Il s'installe dans

la ville en 1465 où sa présence est attesté jusqu'en 1494. On ignore la date de sa mort, la dernière fois qu'il est signalé étant à Paris en 1497.

Même si ces quatre sculpteurs ont imprimé leur style aux œuvres sorties de l'atelier qu'ils dirigeaient, ils ont en commun d'avoir déployé, chacun à leur manière, les éléments caractéristiques de cette école bourguignonne si fortement marquée par les intuitions novatrices de Claus Sluter.

Regardons maintenant la statue de saint André – œuvre de 178 cm, en pierre avec des traces de polychromie, datant probablement du premier tiers du XVème siècle et dont l'auteur ne peut pas être identifié avec certitude- afin de préciser ces caractéristiques.



Ce qui frappe au premier regard c'est l'ample vêtement que porte le saint et plus précisément la recherche avec laquelle sont rendus les plissés, l'agencement équilibré entre les plis horizontaux et verticaux. Cet art manifeste de rendre dans la pierre les drapés- regardez leur profondeur et leur enroulement- est une des caractéristiques des ateliers de l'école bourguignonne, chaque atelier ayant sa marque particulière plus ou moins prononcée qui permet d'émettre des hypothèses pour la datation et l'attribution de la statue.

La deuxième caractéristique de la statuaire bourguignonne est la qualité avec laquelle l'anatomie humaine est rendue. Regardez bien les mains du saint, sa chevelure et son visage. Les détails des ongles et des articulations des doigts, les ondulations des cheveux et de la barbe, les rides du front, le modelé des joues, tout cela est sculpté avec la volonté de rendre au plus près la réalité.



Ce qui amène à parler de la dernière caractéristique de la statuaire bourguignonne. Pour cela, il faut s'attarder sur le visage du saint. Le regard pensif, les coins de la bouche qui tombent traduisent la volonté du sculpteur de manifester les sentiments de façon dépouillée, sobre mais forte. Chaque statue représente un homme, une femme avec ses émotions ; chaque statue est la représentation d'une personne en chair et en os et non la représentation d'un personnage ; il n'y a plus de stéréotype, la foi s'incarne.



Et c'est bien de cela qu'il s'agit ! C'est la foi enracinée dans sa rencontre avec Jésus sur les bords du Jourdain -rencontre que l'on peut imaginer symbolisée par l'Écriture que saint André porte contre son cœur et qu'il nous invite à lire- qui donne à cette figure autant de force et de présence mais aussi autant d'humilité et d'abandon. Abandon de tout et surtout de lui-même, de sa volonté propre pour faire, comme le Christ, celle du Père jusqu'à mourir sur la croix que l'on devine derrière lui.

En cette fête de saint André, dans les temps difficiles que nous traversons, tournons-nous vers celui que l'Eglise appelle aussi le Protoclet (le premier appelé).
Qu'il intercède pour nous pour que nous entendions l'appel que le Seigneur nous adresse sans cesse à le suivre et que nous sachions comme André y répondre.
Et qu'avec son frère saint Pierre (« le premier » des Apôtres) et saint Paul (l'Apôtre des nations), il nous garde dans le souffle de l'Esprit au service de la mission comme tous les trois gardent la cathédrale de notre diocèse.



Cathédrale Saints-Pierre–Paul-et-André de Saint-Claude

© Photo André Ardiet

Bertane Poitou
Commission d'art sacré – Diocèse de Saint-Claude
Novembre 2020

Sources :

La Bible et les saints – Gaston Duchet-Suchaux et Michel Pastoureau – Flammarion -septembre 1994
Le livre des saints – Marie-Hélène Congourdeau et Jacques Fournier – Brepols – octobre 1995
Statuaire du XV^{ème} siècle en Franche-Comté – Claude Ponsot – Méta Jura – septembre 2017